

Compte-rendu du premier groupe de travail du laboratoire junior SpatiaLittés

19 février 2016, 14h-17h30 – ENS de Lyon

Présents :

Les membres du Labo Junior : Silvia Flaminio, Théo Soula, Franck Ollivon, Mathilde Roussigné et Samuel Harvet ;

Et Yulia Kuzmina, Simon Stawski, Louise D., Damien Petermann, Quentin Morcrette

Présentation rapide des objectifs du laboratoire junior, de son mode de fonctionnement, et de l'objet de la séance d'aujourd'hui : trois interventions de prévu, chacune suivie d'une discussion collective.

« [Éric Chauvier, *Les Mots sans les choses* : réflexions autour d'une aliénation contemporaine](#) »
par Théo Soula

Résumé de l'intervention :

Le livre de Éric Chauvier semble adopter une perspective critique et parler depuis une marge des recherches en anthropologie. D'une part parce qu'il est publié par une maison d'édition qui propose des livres à la frontière des genres, entre l'essai, la littérature et l'étude scientifique ; d'autre part parce que Éric Chauvier occupe lui-même une place marginale dans le champ disciplinaire, et que cette position marginale lui permet de proposer une nouvelle conception de l'anthropologie. Pour toutes ces raisons, en partie, il paraît intéressant de proposer une discussion autour des idées développées dans ce livre ainsi que dans l'ensemble de son œuvre.

Le livre dont nous parlerons aujourd'hui s'intitule *Les Mots sans les choses*, en référence au livre de Michel Foucault, et s'attache à détecter, dans l'emploi du langage ordinaire ainsi que du langage scientifique une maladie, qu'il nomme « psychopathologie du langage ordinaire ». En effet, « le langage ordinaire est malade ». Plus précisément, il souffre d'une forme bien spécifique de « psychopathologie ». Ce diagnostic médical de la langue repose sur l'observation d'une aliénation du langage : « Par suite d'un usage inapproprié des concepts, parler clairement est devenu impossible au quotidien ». Éric Chauvier fait donc état d'une nouvelle forme d'obscurité, pour ne pas parler d'obscurantisme, qui résulte du défaut d'appropriation des concepts : le locuteur ordinaire emploie dans ce cas une notion ou un concept sans se l'être approprié au préalable. Le locuteur ne parle ainsi plus depuis sa propre expérience, mais depuis une expérience empruntée, transmise, imaginaire... ; il parle depuis un dehors. L'origine de cette psychopathologie, Éric Chauvier la rencontre dans la manière dont se sont constituées les sciences sociales au XXème siècle, ainsi que dans la façon dont se sont ensuite diffusés les concepts issus de ces recherches. La seconde partie du livre est consacrée à une forme de généalogie de cette aliénation du langage. Le livre permet de faire la promotion d'un langage scientifique clair, conscient de ses présupposés. Il n'en demeure pas moins que ce qui s'ajoute à cette intention, c'est bien une véritable ambition épistémologique. On comprend en effet *in fine* que ce dont Chauvier entreprend ici la critique, c'est du paradigme objectiviste et structural des sciences humaines et sociales. Réintroduire de la subjectivité c'est, selon lui, retrouver un rapport plus juste à la connaissance, étant entendu que l'objectivisme est une illusion qui trouve ses raisons hors de la volonté de constituer un savoir honnête et éclairé. Dans la veine de la phénoménologie, de la science quantique, de tous ces mouvements de savoir qui remettent en avant le rôle du sujet observant dans le processus d'expérimentation, Chauvier appelle en fait à un nouveau paradigme scientifique. Ce qui m'intéresse et nous intéresse peut-être ici, c'est que ce nouveau paradigme scientifique met en avant le compte-rendu des pratiques de terrain, l'inspiration de processus « littéraires » (récit, mise en scène du narrateur...) dans la rédaction scientifique, et la réflexion autour d'une expression plus juste, plus proche des réalités intellectuelles de l'investigation scientifique, et peut-être, plus consciente d'elle-même.

Discussion :

Un participant réagit à propos de la position d'Eric Chauvier dans le champ sociologique : elle témoignerait d'une crispation plus générale dans le domaine des SHS. Autre témoignage à ce sujet : le récent livre d'Yvan Jablonka *L'Histoire est une littérature contemporaine. Manifeste pour les sciences sociales* (Seuil, 2014). Question du pouvoir aussi est en jeu : comment peut-on prendre le pouvoir dans un champ ?

Contre Jabloncka : Laurent Jeanpierre réfute l'idée d'une fusion entre littérature et SHS, d'une réunion des langages scientifiques et littéraires.

Un participant fait remarquer que la littérature scientifique sur les prisons et aujourd'hui concurrencée par la « littérature carcérale » d'anciens prisonniers, revendiquée comme plus légitime, car ancrée dans le vécu. Comment répondre à cela ?

Quelqu'un observe que c'est un mouvement parallèle à ce qui s'observe dans les *subaltern studies* : donner la parole directement aux gens concernés. A rapprocher aussi avec le geste de Christophe Guilluy, dans *La France périphérique* (Flammarion, 2014).

Question : Est-on, avec Chauvier, vraiment dans la « littérature » au sens d'un travail littéraire sur la langue, ou plutôt dans l'essai, genre plus hybride ?

Réponse : Chauvier se revendique explicitement de la littérature.

Une participante souligne que la question de la transgression des genres est à penser en lien avec les enjeux éditoriaux : ce genre d'essais se vendent mieux que des ouvrages scientifiques. Plus accessible aussi qu'un article scientifique, avec son format normatif en 40.000 signes et ses codes d'écriture à assimiler. Cf. Jabloncka : plus on est dominé dans le champ, plus on doit obéir aux codes.

Enfin, une participante rappelle que dire d'un livre : « c'est de la littérature » « c'est de l'anthropologie » ou « c'est de l'histoire » correspond peut-être moins au statut en soi de l'objet, qu'à la position d'où on l'aborde.

[« Le géographe face à son carnet de terrain » par Franck Ollivon](#)

Le cahier sur le terrain

Qu'est-ce qu'un cahier de terrain ? Dans mon cas, il ne s'agit pas d'un objet mais de trois. Le cahier de terrain c'est tout d'abord le Moleskine noir « façon journaliste » sur lequel je note parfois ce que j'observe in situ. C'est ensuite le dictaphone sur lequel j'enregistre un récit désordonné de ma journée une fois celle-ci terminée. Enfin ce sont des cahiers à grands carreaux dans lesquels je restitue mes observations et mes impressions de terrain, celles qui formeront la matière future de ma thèse. En un sens, ce pourraient être trois étapes d'un même processus de recherche qui se formalise progressivement. Il y aurait les notes, le brouillon et puis la version finale. Mais alors, laquelle de ces versions est digne du nom de cahier de terrain ?

Pour moi, toutes les trois sont indissociables. Ce qui figure sur l'un de ces objets ne figure pas nécessairement sur les autres. Des distorsions s'opèrent qui laissent en fait ces trois objets complètement dépendants les uns des autres. Dans le carnet Moleskine et sur les enregistrements, les individus ont encore leur nom alors que j'applique les règles de l'anonymisation sur le troisième cahier. En ce sens, le carnet serait plus proche du terrain que le cahier. A l'inverse, les

croquis et schémas n'apparaissent que sur le cahier et non sur le carnet. Le cahier donne à voir et décrit ce que le carnet ignore. Le cahier de terrain est donc un objet protéiforme. Pour autant ces trois formes sont-elles équivalentes ?

Pour moi, ces trois objets ne sont en aucun cas équivalents. Le Moleskine a un pouvoir que les deux autres n'ont pas. Certes, quand je « vais sur le terrain », j'emporte toujours ces trois objets dans mon sac, mais je n'exhibe jamais le cahier. Le carnet par contre me sert à noter les questions à poser lors des entretiens, à recueillir les entretiens dont mes interlocuteurs auraient refusé qu'ils soient enregistrés, à noter des informations diverses comme par exemple les numéros de téléphone de personnes à contacter et parfois, mais parfois seulement, à noter certaines observations que j'aurais peur d'oublier. Il m'arrive de passer des journées entières sans le sortir ; non pas que je n'observe rien d'intéressant, mais le carnet de terrain m'oblige à écrire.

Quel est alors le problème ? Outre l'inconfort de ces situations d'observation pendant lesquelles nous sommes amenés à nous déplacer, le carnet me signale non seulement comme chercheur mais comme chercheur qui cherche. La prise de notes sur ce carnet me singularise sur mon terrain, m'identifie comme un visiteur, un étranger qui « surveille ». Plus encore, écrire sur ce carnet c'est non seulement me signaler comme différent mais c'est, au moment où j'écris, signaler aux personnes présentes l'intérêt que je prends à la situation. C'est dire : « là, ce qui vient d'être dit ou fait, m'intéresse ». Ce n'est pas toujours une mauvaise chose puisque ça me permet d'être individualisé vis-à-vis des acteurs de mon terrain mais, d'un sens, à chaque fois que j'écris sur ce carnet, j'influence la spontanéité de ceux que j'observe et je participe à la situation que je prétends analyser. Le carnet est donc un acteur du terrain, un objet qui joue un rôle très direct dans la situation que l'on analyse et qui oblige à arbitrer s'il est approprié d'y avoir recours. En tant que chercheur, je joue de ce côté protéiforme du cahier de terrain ; je m'en sers pour être identifié sur le terrain à des certains moments et pas à d'autres.

L'écriture du cahier

Concentrons-nous maintenant sur le cahier en tant que tel car c'est dans ce cahier que l'écriture est la plus libre possible, détachée qu'elle est des impératifs du terrain. Puisqu'on n'écrit plus dans le feu de l'action, puisqu'on est déjà « à distance » de cette situation qu'on relate, cherche-t-on une description objective ou déjà un début d'analyse ? Peut-on même séparer l'un de l'autre ? Il me semble difficile d'imaginer que le cahier puisse être conçu comme une pure description objective relatant avec une fidélité revendiquée ce que serait le terrain. Le tri (processus conscient et inconscient) qui s'opère entre ce que je conserve et ce que j'élimine de ce que je vois est déjà une forme d'analyse. Si description il y a, c'est donc une description orientée, biaisée.

Où est alors la scientificité de ce travail ? Ce qui garantit la scientificité serait le choix des mots utilisés non pas pour décrire la situation en elle-même, mais la situation pour moi, à travers le prisme de ma conscience. Le cahier de terrain apparaît alors comme un exercice d'écriture dans lequel le chercheur s'engage à produire un texte qui soit le plus proche possible d'une perception, d'une sensation, d'une intuition de ce qui vient de se passer.

Mais alors, comment écrire dans un cahier de terrain ? Pour moi, l'écriture de terrain est protéiforme elle-aussi. D'un moment à l'autre, la façon d'écrire change. Si, pour certaines situations, je vais peser les mots que j'emploie, dans d'autres, l'écriture se fait beaucoup plus automatique. Je constate d'ailleurs que cette automaticité grandit à mesure que je me familiarise avec mon terrain. Impressionné les premiers temps par la nouveauté de ce à quoi je me trouvais confronté, j'avais tendance à surinvestir le choix de chaque mot. Les mois passant, j'ai le sentiment d'un processus d'écriture beaucoup plus inconscient et dans le même temps, peut-être, beaucoup plus conditionné, notamment par les expériences précédentes. Le processus d'écriture devient peu à peu plus libre (j'y passe d'ailleurs moins de temps), en même temps que ce que j'écris est de plus en plus déterminé par le retour des mêmes mots et expressions utilisés pour décrire des situations qui se ressemblent dans les grandes lignes mais ont néanmoins chacune des

spécificités. Dans son économie, le cahier de terrain se caractérise donc à nouveau par son aspect protéiforme, par une certaine monstruosité : le terrain, par sa répétitivité, a changé ma façon d'écrire. L'écriture devient de plus en plus sèche et je disparaîs peu à peu derrière ce que je décris.

Le cahier en recherche

En conséquence, comment utiliser cet « objet monstrueux » en recherche ? Quelle place lui accorder notamment par rapport à d'autres matériaux comme par exemple les entretiens ou les statistiques ? Je l'avoue, j'ai un peu honte de ce cahier. Même s'il n'est pas écrit directement sur le terrain, il est écrit peu de temps après et reflète ainsi un certain état d'esprit. De même, il m'expose directement, me met en scène dans la restitution du travail d'observation. En conséquence, c'est un objet que je n'utilise qu'à contre-cœur et je préfère me cacher derrière l'anonymat des statistiques ou de citations de mes interlocuteurs.

Pourtant, on peut envisager plusieurs possibilités pour insérer ce texte dans une démonstration au sein d'un article scientifique ou de la thèse elle-même. Il est ainsi possible de l'insérer tel quel comme on introduirait un extrait d'entretien ou de se servir de ce texte comme d'un brouillon pour rédiger dans le corps de l'article un résumé de la situation à décrire. Cette distinction me semble essentielle car le cahier de terrain n'y a pas la même signification. Dans le premier cas, il est considéré comme un élément du terrain qui aurait la même valeur scientifique qu'une photographie, une citation d'entretien, un plan, etc. Il serait un médium par lequel se donnerait à voir le terrain pour le public auquel nous destinons notre travail. Dans le second cas, il n'est qu'une étape avant un autre texte jugé plus important, plus essentiel. Il est avant tout un aide-mémoire qui doit permettre de construire un raisonnement.

Je conclurai là-dessus. Plutôt adepte de la première solution, j'éprouve des difficultés à la mettre en pratique. Il y a certainement là de la timidité de ma part à exposer cet objet que je ne maîtrise pas totalement. Mais je pense que si ces extraits de terrain n'ont pas nécessairement leur place c'est que j'ai peur qu'ils ne fassent pas mouche, qu'on (la communauté scientifique) leur refuse le caractère de preuve par l'exemple qu'ils sont censés avoir. Je m'interroge donc : qu'est-ce qui manque au cahier de terrain pour se voir définitivement garantir ce statut d'objet scientifique ? Objectiver le mode de production de cet objet suffira-t-il à lui rendre sa valeur ?

Discussion :

Une participante observe qu'on cite sans vergogne nos enquêtés sans trop de dilemmes, alors qu'on pèse scrupuleusement notre propre pensée. Mais on oublie que la parole de l'enquêté est fluctuante aussi ! Il est plus facile de s'abriter derrière la parole de l'autre...

Question : Il y a aujourd'hui une vraie mode de la littérature de terrain. N'est-ce pas dans ces carnets de terrain qu'on pourrait trouver les mots *avec* les choses ?

Un participant note la constante oscillation entre le singulier « littéraire » de l'expérience et la généralisation du scientifique. Situation très stressante, car on attend du géographe qu'il sorte du subjectivisme.

Un autre participant fait remarquer qu'on utilise souvent le signifiant *littérature* comme une façon de déconstruire la science, pensée comme conceptuelle, objective, selon un prisme néo-positiviste. Mais c'est une certaine vision étriquée et datée de la science !

Question : il y a une difficulté aujourd'hui à penser *par système*. Mais n'est-ce pas une faiblesse que cette démission de la pensée systématique ? Le rôle de la science est-il vraiment de proposer des mots qui collent aux choses ?

Une participante fait remarquer qu'en géographie, l'essor de la 1^e personne dans le discours (l'usage du Je) est lié au féminisme des années 70. Tout comme le concept de « positionnalité » (= discours situé). Les questions épistémiques émergent souvent à partir d'interrogations concrètes, politiques.

Un participant s'interroge sur la place des carnets *numériques* de recherche (sur hypotheses.org par ex) : est-ce qu'on expose ses recherches ? Pour qui est-ce qu'on écrit ? Pour soi, pour la communauté... ? Tout écrivain ou écrivain (Barthes) écrit pour un lecteur idéal.

Question : de nouveau, enjeu central sur ce point de la *publication* (cf. travaux de Alain Vaillant à ce sujet) : si on *adresse* un texte, ca devient de la littérature !

Débat sur l'usage du dictaphone, mis en parallèle avec celui qu'en fait un médecin pressé en consultation. C'est un procédé efficace par manque de temps. Son usage montre aussi que le chercheur sur le terrain éprouve le besoin de tout dire, de tout retranscrire : vision qui serait quantitative, cherche-t-on à rentabiliser le terrain ?

Une participante, qui fait notamment du terrain à Melbourne, aborde la question de la langue et de la traduction des notes de terrain. Elle dit qu'elle mélange l'anglais et le français, certains termes vernaculaires étant difficiles voire impossibles à traduire. Quelle(s) langue(s) employer ? Quelle attention à la traduction du chercheur en SHS ? Nécessité d'une certaine éthique de la traduction.

[« Instrumentalisation, valorisation ? Comment penser les relations entre littérature et politiques de la ville » par Mathilde Roussigné](#)

Résumé de l'intervention :

Si bon nombre d'activités littéraires mobilisent des acteurs publics et privés de plus en plus divers (collectivités territoriales, institutions patrimoniales, culturelles, acteurs du tourisme, de l'architecture et de l'urbanisme ...), la question du mode de « mobilisation » des œuvres, des écrivains et de la littérature dans les projets d'aménagement et de développement, projets à vocation culturelle, identitaire, sociale ou économique, reste difficile à penser. Si le terme de *mobilisation* évoque d'emblée un imaginaire martial (il s'agirait de mettre la littérature sur le pied de guerre), on trouve également dans les récents travaux sur la question l'idée récurrente d'*instrumentalisation*, qui pose immédiatement la question de l'autonomie du champ littéraire.

Il s'agit dans cette intervention de se pencher plus précisément sur les dispositifs de résidences d'écrivains et sur les analyses auxquels ces projets ont donné lieu, que l'on pense notamment aux réflexions de Géraldine Molina, Geneviève Charpentier ou au programme scientifique RESICREAMEDIA. En lien avec les enjeux de la démocratisation culturelle, de la territorialisation des politiques culturelles et de la montée des politiques sociales, les dispositifs de résidence semblent avant tout faire de la littérature et des écrivains des *ressources* territoriales. On souhaite ici penser sur un autre mode la relation de la littérature au territoire dans le cadre de ces dispositifs, en analysant les résidences en termes d'extension et de renouvellement du geste littéraire.

Discussion :

Un participant signale que ces recherches sur les résidences pourraient être rapprochées de celle d'un doctorant géographe lyonnais, qui travaille sur dispositifs d'éducation populaire auprès de publics scolaires en difficulté (AFEV).

Question : Si la culture est conçue comme un pansement par le biais des résidences, la question est de savoir qu'est-ce qu'on panse ? Quelle est la blessure derrière ?

Autre question : à propos du territoire de la Seine-Saint-Denis, qui aurait une « identité faible » : n'a-t-il pas au contraire une identité très/trop forte ? Les pol de résidence ne visent-elles pas plutôt à *transformer* l'identité marquée des territoires plutôt qu'à en créer un ex nihilo ?

Une participante rappelle le vieux dilemme moral auquel est confronté toute politique culturelle en terrain difficile : pourquoi faire de la peinture au lieu d'apporter des chaussettes ou de la nourriture ? Si la résidence n'est pas associée à une maison d'édition, pas forcément de bouquin/texte qui en suit, et si c'est le cas le livre pas forcément en lien direct avec le territoire.

Quelqu'un souligne qu'avec l'éducation populaire, il ne s'agit pas seulement de la démocratisation (haut > bas) mais aussi de la démocratie culturelle (bas > haut)

Un participant fait remarquer que du coup, deux tendances distinctes quoique complémentaires semblent émerger :

1° résidence comme valorisation du territoire

2° résidence comme émancipation des sujets

Un participant observe que la résidence ressemble à un rituel, quasi magique, qui veut réinsuffler un certain rapport au lieu.

Une participante demande si le texte produit par l'écrivain lors de sa résidence est ensuite récupéré pour les plaquettes de communication du lieu, comme cela arrive pour les résidences d'artistes en musées.

.....
Prochain réunion : le 29 avril à Paris (informations précises à venir par mailing-list).

Inscription sur la mailing-list auprès de Théo Soula : theo-soula@gmx.fr